

plus digne de fournir un modèle de style littéraire aux jeunes écrivains d'aujourd'hui. Ne l'imitez pas, n'écrivez pas selon la manière de Marcel Boulenger, car il y a, et peut y avoir autant de styles littéraires qu'il y a d'écrivains connaissant très bien la langue française, n'écrivez pas comme Marcel Boulenger, mais écrivez aussi bien que lui, qui écrit parfaitement !

Comment expliquer cette perfection ? Marcel Boulenger connaît on ne peut mieux le sens de chaque mot, a pénétré tous les petits mystères de la construction grammaticale, et j'ajoute que chacune de ses phrases révèle qu'il est aussi très avancé dans la connaissance de la langue et de la littérature proprement classiques.

Je ne me laisse pas séduire, pour juger en ces termes, à l'historiette développée dans le livre : *Couplées*. A parler franc, elle ne m'émeut ni me touche. Si elle est vraie, elle n'est pas sincère, elle n'est pas humaine, et si Marcel Boulenger n'avait pas eu la fantaisie de la conter, on ne penserait pas que cette histoire nous manque.

Mais que dites-vous de ce style :

Il aimait à peu près Pauline. Il l'avait élue. Il l'avait destinée à devenir marquise. Il lui en savait gré d'avance, et lui prêtait en quelque sorte tendrement, avant la lettre, ses armoiries et son nom. Vous l'eussiez surpris en insinuant que ce n'était point là de l'amour, et même vif.

Reprocheriez-vous quoi que ce soit à ce petit tableau ?

Le lendemain, au banquet, des hommes solennels, les pères conscrits de la république des sports, congratulèrent Marc officiellement. Ne traitons pas légèrement cette république; elle a son opinion, sa presse, ses usages, son code, une administration bien rétribuée, une langue spéciale; on y compte des citoyens innombrables, des riches et des pauvres, des sincères et des escrocs; les bavards et les réformateurs ne lui manquent pas; les abus y sont fréquents. C'est un Etat.

Reprendriez-vous quelque chose à ce portrait ?

... Sans oublier non plus le récit que vous faisiez la marquise de la vie et des aventures de ce fameux Jean de Simier, de cet ancêtre éternel, écrasant, assommant ! Un hardi gentilhomme, d'ailleurs : conseiller du duc d'Alençon, et son ambassadeur en Angleterre, séduisant la reine, affolant la cour, quatre fois assassiné, toujours sauf, ayant tué sa femme et son frère avec cela... Et la vieille dame vous racontait complaisamment ces horreurs de sa voix élégante et cassée, insistant sur l'énergie de ce forban parfumé, faisant bien remarquer la haute mine et le rire impudent qu'il eut, ajoutant qu'il avait aimé les arts et que la merveille du château, la petite Diane d'Ivoire, venait de lui.

Mais citer ainsi c'est trahir. Convenons simplement que le livre tout entier est écrit à la perfection. Trois ou quatre négligences, à peine, qui blessent : « d'autant que... Son poulain allait lui rapporter cette victoire..., une émotion néfaste... » Le style est correct

et pur. Je vous entends : il est des styles plus colorés, plus vibrants, plus nerveux, moins « châtés », mais de plus de vigueur. Et les héros ici ont le tort de parler tous, la langue de Marcel Boulenger ! Mais je ne sais nul style de correction plus attentive, plus limpide, plus précise et peut-être plus forte. Chaque mot a son sens, et chacun sa place. Point de mots nouveaux, sinon ceux qu'exigent les choses nouvelles et c'est une admirable supériorité.

Tous écrivent aujourd'hui. Les tempéraments ardents, fiévreux, peuvent se dépenser totalement pour le renouvellement de la pensée et de la langue. Cela rend plus utile le patient effort d'écrivains qui maintiennent la langue française, toutes les traditions du vrai langage national, toutes ses qualités d'ordre, de clarté, de sobriété, d'harmonie qui le font vraiment universel. Telle est l'originalité de Marcel Boulenger dont la perfection sera plus aimable encore lorsqu'elle sera moins surveillée. Mais ce jeune écrivain est, dès maintenant, qu'on le sache, un maître écrivain.

J. ERNEST-CHARLES.

THÉÂTRES

Opéra : *L'Etranger* : drame lyrique de M. VINCENT D'INDY. —
Gymnase : *Le Retour de Jérusalem* : de M. MAURICE DONNAY.

On se rappelle que le théâtre de *la Monnaie* à Bruxelles fut le premier à monter *L'Etranger*, de M. Vincent d'Indy; et son directeur M. Kufferath eut raison, car *L'Etranger* représente un très noble effort et se rattache à un idéal d'art infiniment élevé. Plus timide, notre Académie nationale de musique ne se décida à le donner qu'après l'épreuve de Bruxelles... et cela même est une heureuse tentative, car il est bon qu'à notre époque de *Paillasses* et de *Tosca*, où il peut venir à la pensée d'un impresario lyrique de remonter *la Juive*, oui, il est bon qu'à ces multiples pantalonnades vienne s'opposer une œuvre d'un caractère sérieux et d'un style vraiment pur...

Est-ce à dire que le nouveau drame lyrique de M. Vincent d'Indy — je dis nouveau, car je ne dois tenir compte que de sa présentation au public français — nous apporte une formule nouvelle et quelque chose de révolutionnaire ? Ce serait totalement en méconnaître l'origine et les tendances. Pourquoi se faire illusion sur ce point, pourquoi tenter de se donner le change à soi-même, comme essayait de le faire M. Vincent d'Indy, dans une récente interview, où il proclamait sa rupture avec le Wagnerisme ? Qui donc s'y trompera, à la seule audition d'une œuvre comme celle-là... et pourquoi vouloir ainsi renier un maître auquel on doit tant, auquel on doit

trop... sinon parce qu'on sent le fardeau de la dette, et combien lourdement il pèse sur vos épaules ! Que M. d'Indy ne s'y trompe point, non plus que ses amis — les amis immodérés sont toujours, en pareille matière, les plus dangereux conseils. — *L'Etranger*, c'est encore du Wagnérisme, moins direct, moins immédiat, moins absolu que *Fervaal* où la despotique main-mise du maître de Bayreuth s'affirmait exagérément. C'est du Wagnérisme plus libéré, ou plus libre, si l'on veut, mais c'en est encore, et je ne pense pas que M. Vincent d'Indy puisse jamais écrire quoi que ce soit pour le théâtre où ne s'accuse l'influence de théories qu'il a si passionnément aimées.

Pourquoi d'ailleurs s'en défendre ? Lorsqu'un artiste sérieux et probe comme M. Vincent d'Indy, convaincu aussi et qui envisage une œuvre d'art comme un effort vers l'Idéal — en est-il beaucoup à cette heure dont on puisse faire l'éloge ? — oui, lorsqu'un tel artiste se rattache par sa doctrine et ses convictions à un génie de l'envergure de Wagner, il y a là des liens assez puissants pour justifier une véritable parenté spirituelle qui, somme toute, n'est point à dédaigner. La doctrine wagnérienne, envisagée comme système dramatique, compose un tout, M. d'Indy le sait bien, qui peut parfaitement se transporter ou se transposer d'un peuple à un autre, d'un génie à un autre... et pour tout dire il ne paraît pas impossible d'imaginer comme un Français, d'écrire musicalement comme un Français, tout en empruntant ce qui demeurera dans les innovations d'un réformateur éminemment germanique par ses tendances et ses origines.

Plus forte que tout est d'ailleurs la nature qui se joue des intentions de l'artiste et le ramène toujours aux exigences de son tempérament. Si M. Vincent d'Indy a prétendu se libérer définitivement des influences wagnériennes en écrivant *L'Etranger*, il faut bien reconnaître qu'il a manqué son but... Je ne parle pas seulement du symbolisme du sujet qui le rattache directement à la tradition wagnérienne ; et pourquoi d'ailleurs lui en faire grief, puisque ce sont ces seuls sujets où la musique remplisse la véritable et essentielle fonction ? Je parle encore de cette déclamation, si parfaite, si soignée, si expressive par les qualités techniques de musicien dramatique. Je parle aussi de la puissance symphonique de l'orchestre, de ce Dynamisme musical, toujours proportionné chez M. d'Indy aux effets qu'il veut rendre, et qui s'affirme avec autant d'élégance que de goût. Tout cela, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, est de la bonne et pure tradition wagnérienne. Défendons donc M. d'Indy contre lui-même, contre de maladroits amis qui vainement tentent de l'illusionner, et voudraient l'entraîner hors de sa voie.

Le jour où M. Vincent d'Indy voudrait se séparer de Wagner, ce serait comme un fils qui prétendrait renier un père glorieux, parce que les traits de ce père sont plus expressifs, plus accusés, plus énergiques... Encore faudrait-il commencer par effacer une identité qui saute aux yeux de tous, sauf de ceux qui ne veulent pas voir !...

*
*

Dès le baisser du rideau après le second acte du *Retour de Jérusalem*, j'entendais cette opinion formulée derrière moi : Voilà une pièce qu'on nous donne deux ans trop tard... Je me permets d'avoir un avis radicalement contraire : Venue deux ans plus tôt, quand les passions avaient atteint leur maximum d'intensité, l'œuvre de M. Maurice Donnay n'eut pas sans doute été écoutée avec le même sang-froid, le même calme qu'aujourd'hui... et j'imagine que la charmante délicatesse du dialogue et le cinglant des répliques eussent rencontré quelque obstacle dans les protestations réciproques des partis. Mais le temps qui remet toutes choses en leur place — même l'exaltation des passions politiques — a permis que nous goûtions en paix une vraie joie d'artiste, en partageant cette pure satisfaction de l'esprit avec celle que toujours communiquera aux fervents d'idées une solide déduction logique présentée dramatiquement.

En deux mots et pour préciser, M. Maurice Donnay a repris et porté à la scène la saisissante théorie de M. Maurice Barrès, qui nous fut par celui-ci tant de fois présentée et avec une énergie si convaincante ! Nulle fusion possible, du point de vue individuel aussi bien que du point de vue collectif, nulle harmonie profonde, nulle communion d'âmes entre le Sémite, fils des perpétuels errants, nomade aux traits ancestraux accusés, caractérisés par vingt siècles d'hérédité et ceux qu'une tradition ancienne, une nationalité, des coutumes et des lois racinèrent au sol de leurs aïeux... Nulle harmonie... c'est trop peu dire, c'est indiquer d'un trop faible trait une radicale impuissance : Tout en eux se repousse — c'est M. Donnay ou M. Barrès qui parle. — Ce qu'il y a de plus intime et de plus profond, de plus secret et de plus mystérieux dans leur constitution psychique doit infailliblement se heurter, et si par hasard, à la faveur d'une de ces surprises qui tiennent à un entraînement des sens ou à un enivrement du cerveau, quelque lien passionnel s'est formé entre deux âmes séparées par un si profond abîme, ce ne pourra être précisément qu'une surprise, une aventure sans lendemain, ou, si vous voulez, dont par avance les jours se trouvent comptés !

Telle est, réduite à ses grandes lignes, la pensée maîtresse commune aux deux écrivains. Malgré la

divergence de tempéraments, reconnaissons l'analogie des doctrines, comme sous la diversité des costumes, et dans l'infinie variété des attitudes, un corps féminin présente en somme les mêmes lignes essentielles et le même dessin d'ensemble... M. Maurice Barrès sut l'exposer avec cette rigueur de dialectique, cette puissance de déduction logique qui lui sont propres, et surtout cette magnificence de forme, héritée directement de ses ancêtres romantiques, qui rappelle les plus beaux accents lyriques de nos poètes. M. Barrès a la nervosité, le tour de rein espagnol, d'un Espagnol qui aurait un cerveau et des idées. Plus tendre, plus caressant, plus féminin, M. Maurice Donnay y a mis sa grâce et sa langue de créole, et ce que j'admire, comme il convient en son cas, c'est qu'un auteur qui jusqu'alors triomphait tout uniment dans la sensualité tendre, ou, si vous voulez, dans une tendresse légèrement teintée de sensualité, se soit renouvelé au point de nous donner cette pièce, appartenant à la catégorie du *Théâtre d'Idées*, fortement pensée, je le répète, et pourtant délicieusement vivante ! Voilà un accord auquel nous ne sommes pas habitués, et qui compose l'attraction unique de cette œuvre remarquable et passionnante : *Le Retour de Jérusalem* !

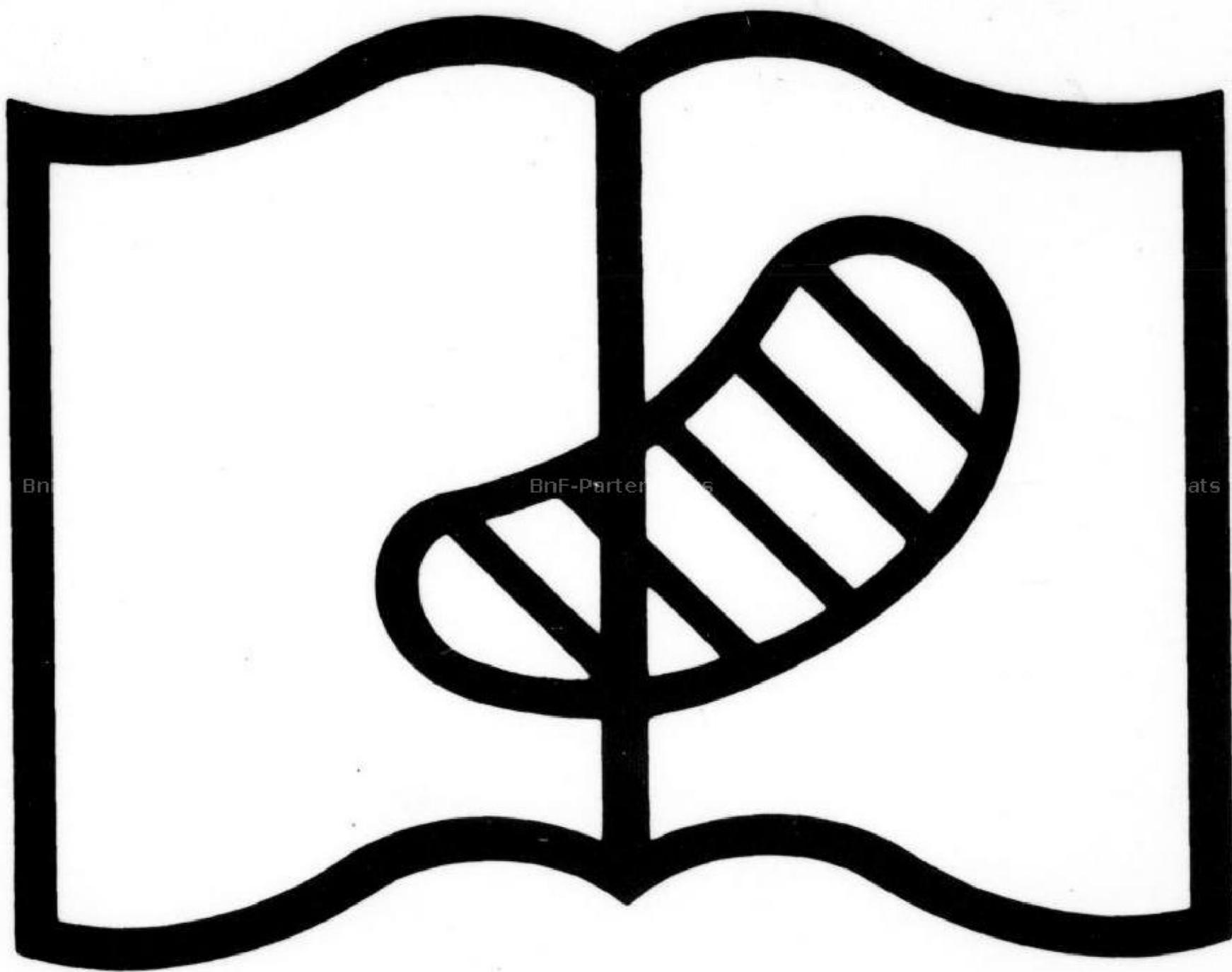
Michel Aubier, homme de lettres qui s'est distingué par ses écrits politiques et sociologiques, passe l'été et la saison des chasses dans son château, avec sa femme Suzanne et ses deux jeunes enfants. Au nombre de ses invités se trouve une jeune juive Judith de Chouzay, que Michel a remarquée, non certes pour sa beauté, mais pour sa vivacité d'esprit, pour son intelligence, pour ces facultés d'assimilation qui sont le propre de la race, reposent presque toujours sur une excellente mémoire, et donnent le change à tant de superficiels observateurs qui y voient l'indice d'une réelle supériorité. Michel a donc distingué la jeune femme qui, mariée elle aussi, professe sur l'union conjugale les idées les plus libres. Elle aspire à une vie complète, dit-elle. Elle est une *intellectuelle*, une *cérébrale*... elle veut élargir le champ de ses sensations, et elle pousse Michel à presser des liens qui, pour son goût, ne sont pas encore assez étroits. Michel s'ennuie dans l'atmosphère familiale. L'admiration qu'il éprouve pour cette petite Judith l'aveugle complètement sur les qualités morales, sur la tendresse de sa femme qui souffre à le voir se détacher d'elle. Ce contraste est merveilleusement présenté par M. Donnay, et je sais peu de scènes plus remarquables dans le théâtre contemporain que celle où M^{me} Aubier, profondément blessée au cœur par la découverte des lettres de son mari à Judith, rend à celui-ci la liberté et le renvoie à celle qu'elle croit sa maîtresse !

..... Plusieurs mois se sont écoulés. Michel, bien en-

tendu, vit avec Judith, qui de son côté s'est libérée du lien conjugal. Ils ont fait un long voyage et reviennent de Jérusalem où Judith est allée étudier *ceux de sa race*. Ils sont en train d'organiser leur intérieur, et déjà chez Michel on perçoit les signes de l'ennui, l'inquiétude de s'être trompé, d'avoir mal organisé sa vie nouvelle. Déjà s'affirme avec énergie l'opposition des tempéraments : Judith, toute précise, positive, femme d'action, ne comprenant qu'une chose : la réussite, avec cette claire vue des réalités, qui est le trait principal du Sémite... Michel, au contraire, rêveur, inquiet, plein de doutes, avec cette faculté de souffrir et ces vues d'au-delà, qui composent les vraies puissances de l'idéalisme. Déjà dans son nouvel intérieur il sent qu'il ne sera plus *chez lui*, mais chez Judith, chez les coréligionnaires de Judith. Déjà il sent que cette femme ne lui appartient plus, mais qu'elle appartient à son idée : faire triompher les siens, et que pour elle, à l'heure où elle ne subit pas le vertige des sens, le moindre de ceux-ci compte plus que lui... C'est qu'il est encore actif et puissant, ce vertige. Chaque fois qu'elle veut obtenir quelque chose de Michel, c'est en baisant ses lèvres, en se blottissant sur sa poitrine qu'elle le demande, petit animal sensuel et caressant, merveilleusement doué du côté de l'instinct, et qui n'ignore pas la lâcheté de l'homme, son impuissance à réagir contre les troubles de la chair. Que tout cela est donc merveilleux, par l'observation, par la finesse, par la souplesse du dialogue, par ces caresses du style qui sont comme des approches charnelles... et que M. Donnay connaît donc bien, profondément, intimement, le véritable mode d'action de la sexualité ! M. Maurice Donnay n'a jamais vécu, ni pensé, ni écrit rien de plus fort et de plus pénétrant que ce second acte...

La domination de la chair, si forte soit-elle, n'est pas toujours prépondérante. Il y a des moments où elle cesse, où l'homme se reprend, surtout quand le cerveau de cet homme n'est pas à la merci des seuls *reflexes*... Michel Aubier s'est décidément repris dans la grande scène du troisième acte et l'on sent qu'il prépare un coup d'éclat. Désormais son intérieur n'est plus à lui, il est tout aux Sémites. Avec cette puissance d'expansion merveilleuse qui est un des traits les plus accusés de la race et que M. Donnay a finement notée, Judith a rempli son salon de ses coréligionnaires. Ce sont alors discussions sur l'internationalisme, sur le désarmement, où tient le principal rôle un certain docteur Lourdau, dont le nom dissimule mal, ou trop peu, un écrivain allemand bien connu. Poussé à bout, Michel va éclater.. il éclate, et devant tous chasse de chez lui un des invités de sa femme... Vous pensez bien qu'elle ne le lui pardonnera jamais.

Ici se trouve, à mon sens, le point faible de la



Original illisible
NF Z 43-120-10

pièce. Michel Aubier est lassé, écœuré de la vie qu'il mène, de la bassesse instinctive de cette Judith, assez douée sans doute du côté de l'intelligence et des sens, mais fort dépourvue du côté du cœur. Il sent bien que cette union ne peut plus durer, ou mieux, que cette *désunion* va s'affirmer... A ce moment sa femme, la belle et noble Suzanne, qu'il a si complètement méconnue et si injustement délaissée, se présente chez lui, pour lui demander l'autorisation d'emmener ses enfants dans la nouvelle existence qu'elle va se faire... Elle n'est pas encore remariée... mais elle va se remarier... Ah! que M. Donnay a donc manqué une belle scène... non seulement un bel effet, mais un effet *vrai*, qui eût complété l'humanité de sa pièce, affirmé son idée, et que j'attendais pour ma part avec une quasi-certitude! Cette femme, elle va se remarier... Elle vient l'annoncer à Michel, mais rien n'est encore fait : par le cœur elle appartient encore tout entière à celui qu'elle aimait. Parions qu'elle ne désire qu'une chose : être reprise par lui... Comment M. Donnay a-t-il pu se refuser cette satisfaction, se soustraire à la volupté prenante d'une belle situation et qu'il eût si bien traitée. Cela est inouï, en vérité, d'autant mieux que ç'eût été la seule façon, cette pièce étant du *Théâtre d'idées*, de conclure sur une idée. Qu'il eût été beau et consolant de voir Suzanne glisser à nouveau dans les bras de celui qui, jamais, n'eût dû l'éloigner de son cœur. M. Donnay s'est refusé, nous a refusé cette volupté saine, et pourquoi?... pour nous montrer une fois de plus le dangereux petit animal qui le lâche définitivement pour aller à son Destin.

C'est peu dire, pour souligner la valeur d'une pièce, que marquer un intérêt croissant de scène en scène, en même temps que se déroule l'action. L'écueil du *Théâtre d'idées* — combien de fois déjà l'avons-nous précisé à cette place! — c'est une subordination trop immédiate de la psychologie des personnages à la thèse présentée par l'auteur, si l'on veut, une sorte de roideur due tout uniment à ce fait qu'ils ne furent pas conçus au préalable comme êtres *isolés* des doctrines qu'ils doivent défendre. A cela nul remède : l'auteur dramatique, comme tout autre écrivain, pense en se représentant des *intérieurs d'âmes* qui réagissent les unes sur les autres, ou bien des *théories*, pour le triomphe desquelles il mettra dans la bouche de ses personnages ses propres idées. M. Maurice Donnay a la fortune d'appartenir à la première catégorie. La vie circule dans sa pièce comme un sang riche et généreux dans les veines d'un homme actif et bien portant. Et cette impression qu'il nous donne, elle ne tient pas seulement à ce que, par sympathie imaginative, il a vécu l'âme de ses personnages... Elle est due encore à la souplesse, à l'élégance, à la fluidité d'un dialogue qui

nous fouette le sang comme un vigoureux cordial... Je n'y fais, pour ma part, qu'une seule objection : c'est de ci de là, à de rares intervalles, telle plaisanterie un peu trop facile, tel jeu de mots ou trop *livresque* ou trop *attendu*, qui détonent, nuisent à la belle tenue de l'ensemble, et sont comme des fausses notes dans une œuvre d'observation si aiguë et de psychologie si fouillée!... Qu'il serait aisé d'ailleurs de les effacer d'un trait de plume, pour restituer à l'œuvre sa parfaite tenue!

Reconnaissons enfin que M. Maurice Donnay fut merveilleusement secondé par le talent de ses deux principales interprètes : M^{me} Andrée Mégard, remarquable de noblesse et de fierté dans le rôle de l'épouse outragée; M^{me} Simone Le Bargy, qui est le naturel même, la fantaisie et la vie, dans un rôle où ces qualités sont indispensables pour mettre en valeur l'idée de l'auteur. Bienheureux auteur dont la pensée arrive jusqu'à nous par de telles interprètes! Mais aussi bienheureux auditeurs, ceux qui, ayant le goût des *idées* et d'une belle *forme littéraire*, trouvent ici cette double et rare satisfaction, quand on voit s'affirmer autre part la plus fade sentimentalité ou le réalisme le plus pénible et le plus répugnant!

PAUL FLAT.

INJUSTICES LITTÉRAIRES

L'homme de lettres appelle, en général, « injustice littéraire » le succès d'un confrère qui, pense-t-il, ne revient qu'à lui seul. Il serait téméraire d'essayer l'examen de tous les griefs : chacun croit à la valeur des siens et il n'est point d'écrivain qui ne se sente certaines inimités irraisonnées : elles n'ont d'autre point de départ qu'une jalousie inavouée, ou une sympathie, qui ne s'explique, que par le bien qu'un autre a dit de lui. On trouverait, aussi, sans peine, le vrai malheureux, le talent méconnu, le timide qui s'est caché et qui se montre trop tard, ou gauchement. Il faut l'avouer, dans le succès il revient une bonne part à la chance. — Ecrire et penser une œuvre, c'est bien, mais c'est peu de chose; la lancer, en préparer la venue, ménager les susceptibilités, gagner la bonne grâce des critiques — enfin, la présenter, comme on présente une jeune fille à marier dans le monde, voilà le grand art. On fait parler de soi : on acquiert la célébrité avant qu'on n'ait rien terminé, quand on commence, à peine, un ouvrage, impatientement attendu déjà par la société qui se dit cultivée et qui en discute, d'avance, afin d'être bien sûre de pouvoir en discuter après...

Ce n'est certes pas l'idéal de la cité des arts où s'égarent beaucoup d'utopistes. L'esprit pratique devient, ici, l'auxiliaire le plus précieux. Le courant